

Elle & les sens

Le toucher

Par Julien Hérichon.

*“ ... C’était
un matin.
Une histoire
d’amour
est une peau,
à l’aube ... ”*

J’avais acquis une parcelle de terrain. Un petit bout de terre, pas bien grand. C’était quelque espace, pas des plus grandiloquents, un lieu humble mais généreux, commun mais à part, puisqu’il était le mien. Rien qu’à moi, ce coin arc-en-ciel, refuge de mes idéaux, asile de mes envergures.

Je ne suis jamais plus homme, et homme plus libre que lorsque mes pieds nus foulent le sol. Quand mon corps est en contact. Quand ma peau se respire par son lieu d’origine. C’est une sensation rare à transmettre, accessible à ressentir pour peu que vous en fassiez l’expérience. Peau contre terre. Retour aux sources et tout redevient ce qu’était. Voyage du temps aux soleils initiaux.

Sentir la terre sableuse, doucement âcre, sous soi, en soi, c’est aimer déjà.

C’est revenir en intérieur, pour mieux partager. C’est humer par le corps les milliards de morts qui y reposent et les milliards de vivants qui en sortiront.

J’avais acquis cette petite parcelle de terrain. Elle m’appartenait. C’est une donnée ancestrale, grégaire, que ce besoin de terre. Ce don, cette appartenance, qui rendait fier l’homme-bête, le soldat romain ou le paysan des temps moyenâgeux. C’est en cela que l’individu, aussi, prend sa place dans l’histoire, dans l’existence, dans son droit d’humanité. Il s’inscrit en son époque et la sonde de part en part, forme d’éternité, sa peau aura été, du verbe être, sur ce sol.

Comme ça, à première vue, ce n’était pas le plus beau des terrains. D’autres auraient fait plus d’envieux, attisé des convoitises plus primaires, aveuglées d’idées préconçues.

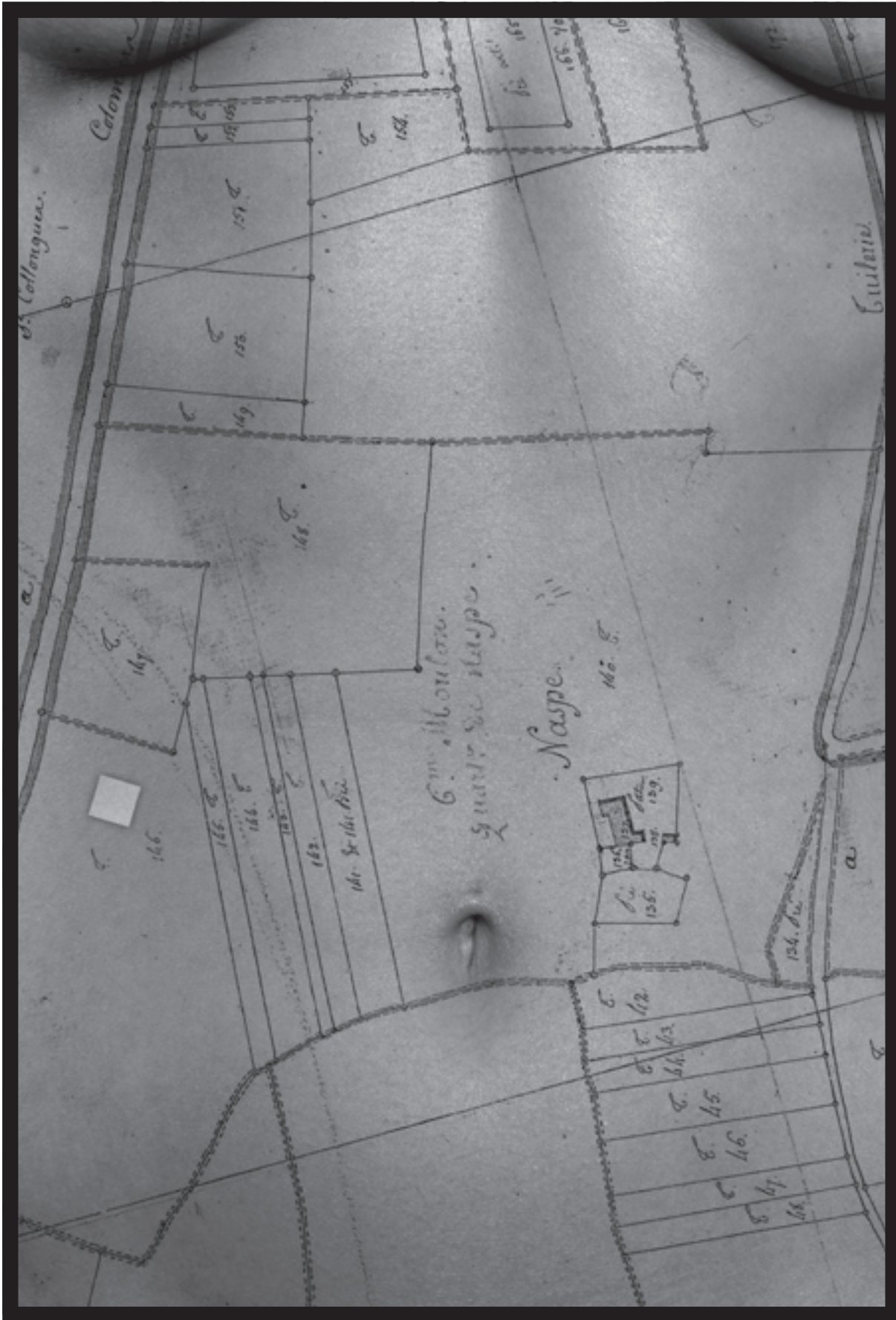
Il fallait l’œil du spécialiste, ou plutôt du passionné, pour comprendre que cet emplacement-là était des plus harmonieux. Imprégnation même de l’idée du charme. De celles qui n’interdisent pas de juger la chose courante autant qu’unique.

Il y avait en ce lieu un je-ne-sais-quoi de féérique. Pas bien loin des forêts, juste aux pieds des premiers reliefs qui, disait-on, plus au sud se jetaient dans la mer incassante, à l’Est, il y avait même un puits. Plus haut étaient les longues plaines et au fond les montagnes, fières et sauvages, et les neiges éternelles. Il y avait un peu de Toscane, de Rangiroa, de banquise, un peu d’ibis, de mantas, et de lycéons. Il y avait tout cela en ce petit morceau de terre. Infime parcelle dans l’infiniment grand de l’infiniment nu. J’avais acquis ce coin du globe.

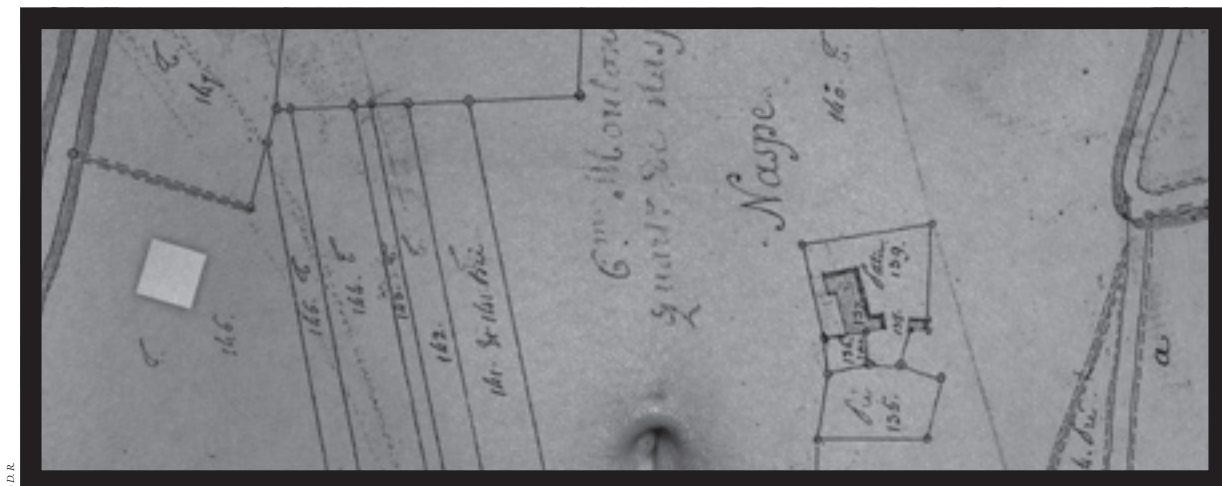
Un centimètre sur un centimètre.

C’était un matin que j’avais pris la décision. Quand on imagine les persiennes aux paupières boudantes, quelques luminescences qui transpercent.

C’était un matin. Une histoire d’amour est une peau, à l’aube.



© D.R.



J'avais acquis un centimètre sur un centimètre de sa peau. Je m'étais forcé à me limiter. Pas de folie des grandeurs, la mégalomanie est parfois bancale. Un centimètre sur un centimètre d'elle. Je l'avais voulu symétrique, mon endroit. Cela m'avait plu de l'identifier ainsi. Il serait plus facile à retrouver, quand je me perdrais dans l'éclat des chemins alentour. Et puis, cette régularité me laissait le choix du géolier. Si la famine et la misère venaient à se propager dans nos campagnes, j'irais emprisonner la mienne. J'irais découper soigneusement mon fief en lambeau, et le garderais dans un coffre en bois, à l'abri, mais disponible, pour moi, à vie.

J'avais acquis un centimètre sur un centimètre de sa peau. Je l'avais décidé ainsi. Je lui avais annoncé que, désormais, ce serait à moi, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse.

J'avais opté fortuitement pour un coin d'épiderme à l'oraison des côtes, un peu à l'ouest du nombril, juste à la naissance de la hanche, quand la courbe se rebelle.

J'avais choisi cet endroit. Mon endroit. Mon centimètre sur centimètre. J'en avais dessiné le contour. J'avais tracé ce périmètre de mon doigt serein comme une faux dessine les sillons de son champ. J'avais posé ma marque. Ainsi pourrais-je en profiter jusqu'au crépuscule de mon existence.

L'idée, c'était de l'explorer à tout va. Repérer d'abord les lieux, doucement puis implacablement. Les connaître, les reconnaître et finir par les ancrer en moi par cette frénésie d'aventures. Je voulais en sentir chaque recoin, chaque millième. Je voulais me l'accaparer tant que l'on pourrait citer cet endroit comme ma patrie d'origine. Changement de racines, de région, là serait mon lieu de naissance. On parlerait plus tard de cet épiderme comme de ma terre, on aurait oublié le reste, la vérité qui n'en est plus une. Je me serais confondu avec mon centimètre sur centimètre. J'en aurais pris les coutumes, les repères, les reflets. Je transmettrais à mon fils, et plusieurs générations plus tard, ces landes qui ne seront toujours que miennes. Le berceau de mon humanité.

J'avais l'idée d'en explorer chaque fragment exigü. Les creux, les vagues, les incurvations, les grains de beauté, les reliefs, les couleurs, les lumières. Je voulais tout toucher, tout sentir et je perquisitionnerai tant que mon corps me portera, tant que j'aurai encore l'idée et la méthode. La grande aventure. Le courage est une aventure. Après, peut-être, avec un peu d'émotion et aussi de nonchalance pudique, j'irais l'échanger contre une autre parcelle, comme on laisse, sans regret et sans pincement, une maison de montagne par envie de voir la mer plus souvent. Peut-être le ferai-je mais nous n'en étions pas là, j'avais tellement à faire ici bas. J'irais découvrir ce lieu de tout mon corps, de toutes les façons possibles que me prête Dieu. J'irais l'explorer à pieds. En lèvres. Je les connaîtrais sur le bout des doigts, et sur le bout des paupières. À nombril, en torse. En prépuce. En oreille. À fémur. En nez. En métacarpe comme en métatarse. À langue. En iris. En ongle, en sueur, en un mot, en amour.

Je ne pourrais jamais ici me sentir exhaustif sur l'étendue de mes témérités. Pour dire simplement les choses. Pas un centimètre de ma peau, pas un, n'échappera au contact de ce centimètre sur centimètre.

Peut-être, après, l'ai-je dit, acquerrais-je une autre parcelle puis une autre, puis une autre et avec la même rigueur et dévotion mathématique, je suivrais la même idée. Pour que tout soit en contact avec tout. Moi avec elle. Et quand ce sera terminé, pour ne pas mourir trop vite, et bien je recommencerais. « J'aurai ma peau contre la tienne » pour t'appriivoiser. Peau contre peau, y a-t-il autre première certitude ? Forme d'évidence. Toujours. Toujours. Toujours.

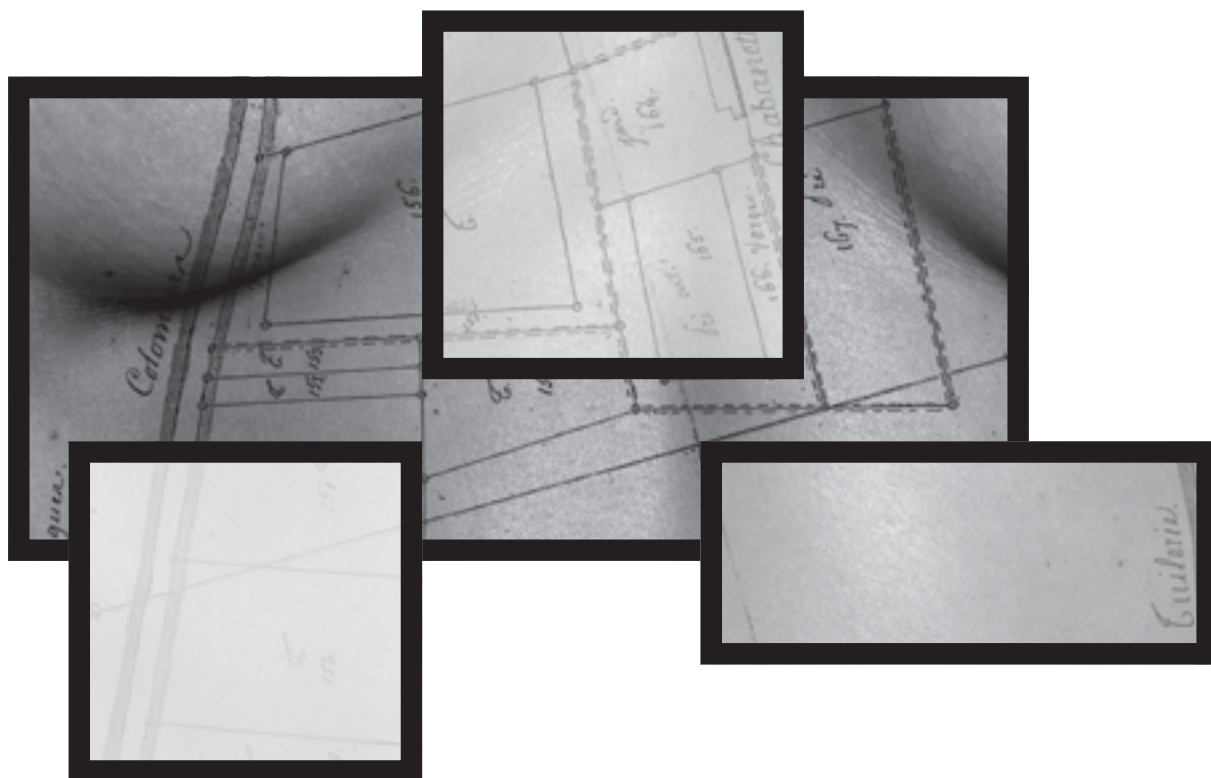
Entends, mon ange, le son de nos peaux qui se frôlent, qui s'imbriquent, qui se confondent. Entends le bruit du temps, nos peaux en fusion s'inscrivent à l'infini. Un enchevêtrement est un sablier, il prend date dans l'éternité.

Prends une montagne immense, plus haute encore que ton esprit peut l'imaginer, l'Éverest est une poussière, bien plus haute encore, te dis-je...

Prends un moineau, un tout petit moineau, imagines que tous les cent mille ans, ce petit moineau vient picorer un centimètre sur un centimètre de neiges éternelles de la montagne immense. Tous les cent mille ans. Un centimètre sur centimètre. Seulement. Imagine cela mon ange. Imagine combien de temps prendra le moineau pour réduire la montagne à néant. Imagine cela, mon ange, et tu auras imaginé, tout juste, ce qu'est le début du commencement de l'éternité... de nos peaux ensemble.

Julien Hérichon

a 32 ans et vit à Paris.
Journaliste de télévision,
il est également comédien.
Il a réservé sa première
publication au Frisson
esthétique.



© D.K.

reette